Le Chanson de Roland



*Combat de Roland et du géant Ferragut.*

2355.         Co sent Rollant que la mort le tresprent,

2356.         Devers la teste sur le quer li descent.

2357.         Desuz un pin i est alet curant,

2358.         Sur l'erbe verte s'i est culcet adenz.

2359.         Desuz lui met s'espee e l'olifan,

2360.         Turnat sa teste vers la paiene gent.

2361.         Pur co l'at fait que il voelt veirement

2362.         Que Carl diet e trestute sa gent,

2363.         Li gentilz quens qu'il fut mort cunquerant.

2364.         Cleimet sa culpe e menut e suvent,

2365.         Pur ses pecchez Deu en puroffrid lo guant. AOI.

2366.         Co sent Rollant, de sun tens n i ad plus,

2367.         Devers Espaigne est en un pui agut,

2368.         A l'une main si ad sun piz batud.

2369.         Deus meie culpe vers les tues vertuz,

2370.         De mes pecchez, des granz e des menuz,

2371.         Que jo ai fait des l'ure que nez fui

2372.         Tresqu'a cest jur que ci sui consout.

2373.         Sun destre guant en ad vers Deu tendut.

2374.         Angles del ciel i descendent a lui. AOI.

2375.         Li quens Rollant se jut desuz un pin,

2376.         Envers Espaigne en ad turnet sun vis,

2377.         De plusurs choses a remembrer li prist.

2378.         De tante tere cum li bers conquist,

2379.         De Dulce France, des humes de sun lign

2380.         De Carlemagne, sun seignor, kil nurrit,

2381.         Ne poet muer, n'en plurt, e ne suspirt,

2382.         Mais lui meisme ne volt mettre en ubli,

2383.         Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit:

2384.         Veire Patene, ki unkes ne mentis,

2385.         Seint Lazaron de mort resurrexis,

2386.         E Daniel des leons guaresis,

2387.         Guaris de mei l'anme de tuz perilz

2388.         Pur les pecchez que en ma vie fis.



*Mort de Roland. Les anges emportent son âme au ciel.*

2355.        Roland sent que la mort s'empare de lui,

2356.         De sa tête elle descend sur le cœur.

2357.         Il est allé sous un pin en courant,

2358.         Dans l'herbe verte, il s'est couché sur le visage.

2359.         Sous lui, il met son épée et l'olifant,

2360.         Il a tourné sa tête vers les païens.

2361.         Il l'a fait parce qu'il veut vraiment

2362.         Que Charles dise et avec lui tous ses gens:

2363.         Le gentil comte, qu'il est mort en conquérant.

2364.         Il confesse ses péchés, par le menu, et souvent,

2365.         Pour ses péchés, il tendit vers Dieu son gant.

2366.         Roland sent que de son temps, il n'en reste plus.

2367.         Tourné vers l'Espagne, il est en une colline abrupte,

2368.         D'une main, il a frappé sa poitrine.

2369.         Dieu, *mea culpa* monte vers tes vertus,

2370.         Pour mes péchés, les grands et les menus,

2371.         Que j'ai faits dès l'heure où je fus né

2372.         Jusqu'à ce jour, où je suis ici frappé à mort.

2373.         Il a tendu son gant droit vers Dieu.

2374.         Des anges du ciel descendent jusqu'à lui.

2375.         Le comte Roland gît sous un pin,

2376.         Vers l'Espagne, il a tourné son visage,

2377.         Il se prend à se rappeler beaucoup de choses.

2378.         Tant de terres qu'il conquit comme baron,

2379.         De Douce France, des hommes de son lignage,

2380.         De Charlemagne, son seigneur, qui le nourrit.

2381.         Il ne peut éviter de pleurer et de soupirer,

2382.         Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli,

2383.         Il dit son *Mea culpa* et prie Dieu de sa merci:

2384.         Vrai Père, qui jamais ne mentis,

2385.         qui réssuscitas Saint Lazare de la mort,

2386.         Et sauvas Daniel des lions,

2387.         Sauve mon âme de tous les périls

2388.         Pour les péches que je fis dans ma vie.

2389.         Sun destre guant a Deu en puroffrit,

2390.         Seint Gabriel de sa main l'ad pris.

2391.         Desur sun braz teneit le chef enclin,

2392.         Juntes ses mains est alet a sa fin.

2393.         Deus tramist sun angle Cherubin

2394.         Ensembl od li seint Michel del Peril,

2395.         Ensembl'od els sent Gabriel i vint,

2396.         L'anme del cunte portent en pareis.

2389.         Son gant droit il tendit vers Dieu,

2390.         Saint Gabriel de sa main l'a pris.

2391.         Sur son bras, il tenait la tête penchée,

2392.         Les mains jointes, il est allé à sa fin.

2393.         Dieu envoya son ange Chérubin

2394.         Et avec lui Saint Michel du Péril,

2395.         Ensemble avec eux Saint Gabriel y vint.

2396.         L'âme du comte ils portent au Paradis.

Dès le XIe siècle, des poèmes, les chansons de geste, racontent les aventures de chevaliers pendant des événements historiques remontant aux siècles antérieurs (*gesta*, en latin, signifie « action » ou « fait exceptionnel »). Mais c’est bien l’idéal de la société féodale qui est en fait mis en scène : respect absolu des engagements féodaux entre suzerain et vassal, morale chevaleresque, qualités guerrières au service de la foi. Le chevalier obéit à un code d’honneur très exigeant : méprisant la fatigue, la peur, le danger, il est irrémédiablement fidèle à son seigneur. Le chevalier vit pour la guerre, il est fier de ses exploits guerriers. La femme n’a pas de place dans cet univers.

Il faut savoir qu’à compter du XIesiècle, époque animée d’une très grande ferveur religieuse, les seigneurs féodaux entreprennent de grandes expéditions militaires en Terre sainte pour libérer le tombeau du Christ des mains de l’envahisseur musulman. Ce sont les *croisades*. En même temps qu’elles affermissent le régime féodal et consacrent le prestige de la classe aristocratique, les croisades engendrent un idéal humain : celui du chevalier croisé (« qui prend la croix »), sans peur et sans reproche. Le preux chevalier est un modèle de toutes les vertus : homme d’une générosité sans limites, il se montre vaillant au combat, loyal à son seigneur, à sa patrie et à son Dieu. Le sens de l’honneur lui importe autant que sa vie (du moins, c’est ce que la légende a retenu ; en réalité, ces expéditions furent également l’occasion de libérer, avec la bénédiction de l’Église, des instincts guerriers, de pillage et de tuerie).

Les chansons de geste sont ainsi l’expression littéraire de ces entreprises autant militaires que religieuses. Ce genre littéraire est typiquement médiéval. L’analyse psychologique y importe bien moins que l’exaltation nationale. C’est l’histoire revue et corrigée par la légende et le merveilleux. Les récits aiment exagérer les faits d’arme accomplis. Prouesses physiques, exploits extraordinaires, luttes merveilleuses et parfois même affrontements téméraires contre des monstres et des forces maléfiques mettent en valeur les chevaliers, symboles du bien. Les qualités du héros sont encore magnifiées lorsqu’elles sont mises au service de Dieu, suzerain suprême. D’ailleurs, afin de mettre davantage en relief les qualités exceptionnelles du héros épique, on l’oppose régulièrement à un antagoniste, félon et traître – le félon suprême étant celui qui refuse de se soumettre à Dieu, plus grand des souverains : le musulman, ou Sarrasin (ou Infidèle).

Les chansons de geste sont écrites en vers et sont divisées en strophes de longueur variable, qu’on appelle*laisses*. Les vers ne riment pas : ils sont plutôt construit sur l’assonance, qui est la répétition de la dernière voyelle accentuée du mot (par exemple : m**a**l / f**a**ce ; la première laisse de la Chanson de Roland se termine avec les mots : m**agn**es / Esp**aign**e / alt**aign**e / rem**aign**e / fr**ain**dre / munt**aign**e / **aim**et / recl**eim**et / at**eign**et). Ces assonances contentent le sens musical d’un public qui ne lit pas, mais entend déclamer le récit en même temps qu’elles permettent au conteur de se rappeler le vers suivant.

*La Chanson de Roland* est la plus célèbre des chansons de geste. Créée à la fin du XIesiècle par un poète anonyme – que certains croient être Turolde, dont on peut lire le nom dans la dernière laisse du poème –, elle raconte, en l’amplifiant et le dramatisant, un épisode des guerres menées par Charlemagne contre les Sarrasins : la désastreuse bataille qui se serait déroulée à Roncevaux.

*Résumé* : Charlemagne fait la guerre en Espagne depuis sept ans. Il rentre en France après avoir soumis Pampelune, mais il a été trahi par un de ses barons, Ganelon. Au passage de Roncevaux, le traître le convainc de placer Roland à la tête de l’arrière-garde. Onze autres barons se joignent à Roland, qui se choisissent seulement 20 000 chevaliers – pour s’opposer aux 100 000 Sarrasins qui vont les attaquer. Avant la bataille, Olivier, son meilleur ami, tente de convaincre Roland d’appeler Charlemagne à la rescousse, mais il refuse, par orgueil. Tout le monde mourra, les 100 000 Sarrasins et les 20 000 Français. Roland meurt le dernier, juste avant l’arrivée de Charlemagne, qui anéantit le reste de l’armée sarrasine (de 300 000 hommes). L’archange Gabriel emporte l’âme de Roland au paradis.

Texte adapté de Michel LAURIN, *Anthologie littéraire du Moyen Âge au XIXe siècle*, Québec, Beauchemin, 2000, et de Denise BESSETTE et Luc LECOMPTE, *Anthologie* et *Courants épique et courtois*, Cégep de Lévis-Lauzon, 1995.